

III.

Plusieurs suppositions furent faites le dimanche matin sur le mode de transport que choisirait, pour venir à Camberwell, cet Horatio Sparkins si impatiemment attendu. Prendrait-il un gig, ou viendrait-il à cheval, ou daignerait-il honorer de sa présence la voiture publique ? Ces conjectures, et beaucoup d'autres encore, qui, toutes, avaient Sparkins pour objet, occupèrent l'attention de la famille pendant cette matinée.

— Sur ma parole, ma chère, il est fort désagréable que votre frère, dont les manières sont si triviales, se soit invité à dîner aujourd'hui à Oak-Lodge, dit M. Malderton à sa femme. J'avais l'intention, eu égard à ce que Mossieu Sparkins doit venir s'asseoir à ma table, d'inviter seulement Flamwell ; et voici que votre frère vient sans façon se constituer notre convive. Cela est vraiment insupportable. Je déclare que je donnerais volontiers mille livres pour éviter le désagrément d'entendre ce petit détaillant parler de son négoce et de sa boutique. Et du diable s'il prend jamais le soin d'agir avec discrétion sur ce point ! Il est tellement incarné avec sa mélasse et sa canelle, qu'il se croit obligé d'en parler à tout venant.

M. Jacob Baxton, beau-frère de M. Malderton, était un gros épicier, plein de bon sens, mais vulgaire et dépourvu de sentiments délicats. Il ne négligeait aucune occasion de parler de son commerce ; « car, disait-il, mon commerce me fait riche, je serais un ingrat de l'oublier. »

— Ah ! Flamwell, mon cher ami, comment vous portez-vous ? dit M. Malderton à un gros petit homme à lunettes vertes, qui entra dans le salon. Vous avez reçu mon billet ?

— Oui, je l'ai reçu ; et en conséquence de son contenu, me voici.

— Eh bien ! vous qui connaissez tout le monde pourrez-